

## Bruxelles, une géographie littéraire

Paul ARON et Laurence BROGNIEZ	
<i>Introduction</i>	7
Tatiana DEBROUX	
<i>Bruxelles à la page. Une approche littéraire de l'espace     bruxellois au XIX<sup>e</sup> siècle</i>	13
Fanny PAQUET, Gaëlle GRAINDORGE et Camille LHOÏE	
<i>Géographie de la débauche. Une physiologie des lieux     de prostitution bruxellois</i>	31
Coraline BALIGANT, Charlie BONNAVE et Julie CLAEYS	
<i>Bruxelles pittoresque : une lecture orientée de l'espace urbain     dans À la Boule Plate (1907) de George Garnir</i>	51
Claire BILLEN	
<i>De L'Avocat Richard aux Scrupules de Bernus,     le désenchantement bruxellois d'Émile Leclercq (1817-1907)</i>	69
Judith LE MAIRE et Iwan STRAUVEN	
<i>Les « Carnets d'un citadin » des frères Bourgeois dans 7 Arts :     la plastique pure comme révélateur de la ville moderne     des années 1920</i>	83
Paul ARON	
<i>L'avenue Louise et les écrivains</i>	95
Julie FÄCKER	
<i>Lieux d'écrivains. Le café dans la construction posturale     des Jeunes Belgique</i>	109
Nathalie AUBERT	
<i>10 rue de la Paille, Bruxelles, capitale de Cobraland</i>	123
Tatiana DEBROUX, Björn-Olav DOZO et Cécile VANDERPELEN-DIAGRE	
<i>Les lieux d'habitation des écrivains belges francophones     à Bruxelles (1930-1960). Premiers jalons pour une histoire     sociogéographique</i>	139

Sarah ARENS

*Les géographies transculturelles et postcoloniales.  
Bruxelles dans les écritures de Mina Oualldhadj et  
de Pie Tshibanda*

159

### **Varias**

Pascal DURAND et Tanguy HABRAND

*De Jacques Antoine aux Éperonniers. L'édition littéraire  
en Belgique au passé et au présent (II)*

175

Maria Chiara GNOCCHI

*Je, neveu / Relecture d'une œuvre dite « mineure » d'André Baillon (I)*

201

### **Chroniques**

Chronique des Archives et Musée de la littérature

217

Thèses et mémoires

219

Comptes rendus

221

Bibliographie 2013

231

Index

243

### **Dans nos prochaines livraisons :**

*Utopies et mondes possibles. Le récit d'anticipation en Belgique francophone.*

Paul ARON  
et  
Laurence BROGNIEZ  
*FRS-FNRS/ULB et ULB*

## **Introduction**

Ces deux dernières décennies ont vu les données géographiques intervenir de manière de plus en plus fréquente dans nos vies. Le GPS en tout premier lieu, application dérivée de la localisation de personnes et de choses à usage militaire, a connu un vaste déploiement commercial. Nous avons délaissé nos vieilles cartes Michelin au profit des petits appareils qui nous guident magiquement jusqu'à notre destination, quoique parfois encore par d'improbables chemins de campagne. Le tourisme, le commerce des marchandises, mais aussi la surveillance policière des téléphones portables, sont devenus inséparables des satellites de géolocalisation. Longtemps réservée aux seuls spécialistes, la terminologie du positionnement spatial est passée dans le domaine public.

Pendant la même période, la science géographique a accentué une orientation déjà ancienne, qui est le refus de se cantonner à la dimension pratique de l'établissement des cartes. La géographie partage en effet avec nombre de sciences humaines la volonté de donner à voir et à lire des représentations du monde, qui ne sont ni objectives ni indépendantes des débats idéologiques. Il suffit de comparer une carte chinoise ou indienne avec une carte européenne pour réaliser à quel point ce que l'on dispose comme informations au centre de la carte influence notre vision du monde. Confrontée à l'histoire et la science politique (pensons à la revue française *Hérodote* ou à la célèbre émission d'Arte, *Le Dessous des cartes*), la géographie dialogue aujourd'hui avec des domaines aussi différents que l'urbanisme (l'aménagement du territoire), l'écologie, l'histoire culturelle, la médecine préventive, l'histoire de l'art, et également la littérature. La carte constitue un langage qui se prête particulièrement bien au dialogue interdisciplinaire ainsi qu'à la transmission d'un savoir. Elle s'applique dès lors à des sujets très différents les uns des autres, depuis le tourisme (comment rendre une ville intelligible à des personnes relevant de

langues et de cultures différentes ?), l'art (pensons aux recherches de Francis Alÿs sur les frontières), l'intelligibilité des conflits armés (voir les cartes que publie le journal *Le Monde*, le seul quotidien francophone qui travaille avec des journalistes cartographes). La géographie, qui a amorcé son « tournant culturel » dans les années 1980-1990, s'ouvre ainsi largement aux sciences humaines et elle est à la recherche de nouveaux domaines et objets d'étude <sup>1</sup>. C'est là aussi une des raisons de son succès actuel.

De son côté, la littérature a toujours eu partie liée avec l'espace. La Bible raconte un exode, *L'Illiade* l'affrontement de villes-États et *L'Odyssee* un long périple en Méditerranée : ce sont autant de rencontres entre une géographie imaginée et une géographie réelle. Et les textes les plus contemporains, expérimentant des formes textuelles nouvelles, parfois hybrides, continuent de questionner l'espace, de Magris (*Danubio*, 1990) à Sebald (*Die Ringe des Saturn. Eine englische Wallfahrt*, 1995), de Rolin (*La Clôture*, 2002) à Vasset (*Un livre blanc. Récit avec cartes*, 2007). Le dialogue est dès lors aisé avec les différents niveaux où le texte convoque de l'espace : le niveau de la référence, celui de la fiction, celui enfin de son économie spécifique, l'espace du texte ou du récit. Dans le monde francophone, de nombreuses recherches ont suivi la traduction de l'*Atlas du roman européen : 1800-1900* (1997) de Franco Moretti en 2000. Celui-ci permettait en effet de donner une consistance historique concrète aux orientations jusque-là très métaphoriques comme celles que suggéraient les concepts de territoire, de frontières et de déterritorialisation chers à Deleuze et Guattari. Plusieurs orientations coexistent de nos jours, et il y a peu en commun entre les travaux dirigés par Bertrand Westphal (*Géocritique mode d'emploi*, 2001), la « géopoétique » de Kenneth White (*Le Plateau de l'Albatros, introduction à la géopoétique*, 1994), les *Postmodern Geographies* d'Edward W. Soja (1989), les outils de visualisation interactifs de l'« Atlas littéraire européen » mis en chantier par l'Université de Zürich (<http://www.literaturatlas.eu/en>) et les aperçus quantifiés issus de vastes bases de données rassemblées sur le mode du *big data* par plusieurs chercheurs actuels <sup>2</sup>. Pour le néophyte, nous renvoyons notamment ici à la belle synthèse qu'a présentée Michel Collot dans le domaine littéraire <sup>3</sup>. Pour leur part, les

1 Voir, par exemple, la revue électronique française *Mappemonde* (<http://mappemonde.mgm.fr>).

2 Un exemple : <http://dh101.ch/2014/10/22/understanding-places-and-times-in-historical-and-literary-texts/>.

3 COLLOT (Michel), « Tendances actuelles de la géographie littéraire », conférence organisée et présentée dans le cadre du séminaire *Poétiques. Géographie littéraire*, par Jean-Yves Laurichesse (laboratoire Patrimoine, Littérature, Histoire, équipe Littérature et Herméneutique, PLH-ELH) et par Nathalie Cochoy (axe Poétiques, laboratoire Cultures anglo-saxonnes, CAS), Université Toulouse II-Le Mirail, 31 mars 2014. Voir : [http://www.canal-u.tv/video/universite\\_toulouse\\_ii\\_le\\_mirail/tendances\\_actuelles\\_de\\_la\\_geographie\\_litteraire\\_michel\\_collot.14338](http://www.canal-u.tv/video/universite_toulouse_ii_le_mirail/tendances_actuelles_de_la_geographie_litteraire_michel_collot.14338). Voir aussi COLLOT (Michel), *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. Les Essais, 2014, et le site du programme

coordonnateurs de la présente livraison participent aux travaux d'une ARC active dans ce domaine <sup>4</sup>.

Reste que, jusqu'à présent, la littérature belge a rarement été prise pour objet par des analyses géographiques. Pour une part, cette situation s'explique par ce que l'on a appelé sa propension à la « déshistoire » et au « non-lieu ». De très nombreux auteurs ont en effet situé leurs récits dans un cadre géographique exotique, volontairement allusif ou délocalisé, espérant ainsi éviter d'être perçus comme régionaux ou locaux. Rappelons l'exemple de Charles Plisnier qui situe *Mariages* dans le nord de la France, alors qu'il fait référence à Mons, sa ville natale. Mais cette tendance est sans doute déjà dépassée. En fait, au XIX<sup>e</sup> siècle, elle n'existait pas, et nous pouvons lire et (re) découvrir bien des textes décrivant « l'ici et maintenant » de leurs auteurs. De même, des écrivains aussi importants qu'André Baillon (*Histoire d'une Marie*) ou Odilon-Jean Périer (*Le Citadin*) n'ont pas occulté l'ancrage local de leurs textes. Le grand retour à la « belgitude » dont Pierre Mertens, Jean Muno ou Jean Louvet ont été les artisans dans les années 1960-1980 les a conduits à prendre la mesure d'un paysage sensible proche d'eux.

La présente livraison de *Textyles* s'inscrit dans ce courant, avec deux ambitions : d'une part, explorer le corpus littéraire belge sous l'angle du « tournant géographique », d'autre part, montrer la rentabilité pédagogique et scientifique du dialogue entre « littéraires » et géographes.

Comme on le constatera, les contributions ici rassemblées explorent plusieurs pistes et illustrent plusieurs tendances des études « géolittéraires », interrogeant tout autant la littérature dans l'espace que l'espace dans la littérature. De notre point de vue, il n'y a en effet pas une orientation qui l'emporte véritablement sur les autres, parce que l'apport géographique diffère fortement selon l'objet que l'on veut traiter. Penser un quartier, une rue, une maison du point de vue littéraire n'implique évidemment pas la même approche que celle qui consiste à suivre les lieux mis en scène dans une œuvre unique, ou encore de commenter la mise en scène, par un écrivain, d'un lieu, ou de soi dans un lieu. Toutefois, afin de réduire le champ, nous avons choisi de concentrer nos efforts sur une seule ville, Bruxelles, aux XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles. Nous espérons ainsi à la fois combler une lacune dans les approches de géographie urbaine <sup>5</sup> et mettre en lumière une référence d'autant plus pertinente que s'y joue pleinement « l'effet capitale ».

---

de recherche « Vers une géographie littéraire » : <http://geographielitteraire.hypotheses.org>.  
En anglais, voir l'utile ouvrage de TALLY (Robert T. Jr.), *Spatiality*, London/New York, Routledge, coll. The New Critical Idiom, 2013.

4 Voir : <http://micmarc.ulb.ac.be>.

5 Bruxelles brille en effet par son absence même dans les études francophones (voir par exemple LÉVY [Bertrand], DELAUGERRE [Jean-Baptiste], GAL [Maria], éd., *Ville et Littérature : image et expérience des métropoles*, 2012, *Le Globe*, vol. 152, p. 1-160 ; <http://www.unige.ch/sciences-societe/geo/publications/leglobe.html>).

Passant du général au particulier, nous commencerons par une mise en perspective méthodologique qui s'applique à trois récits du XIX<sup>e</sup> siècle : un exemple bruxellois de « littérature panoramique », un récit de voyage et une exploration romanesque des plaisirs nocturnes de la capitale belge. Dans « Bruxelles à la page. Une approche littéraire de l'espace bruxellois au XIX<sup>e</sup> siècle », la géographe Tatiana Debroux construit la cartographie d'un imaginaire littéraire de la ville. Contrairement à toute une tradition qui ne voyait dans l'espace urbain qu'un lieu unique de culture et de bâti opposé à la nature ou à la campagne, il apparaît bien que la ville est avant tout un espace abritant des activités différenciées et des parcours antagonistes. Même les textes qui affichent l'ambition de montrer « toute la ville » n'en font en réalité apparaître qu'une partie, privilégiée pour son caractère typique, illicite ou artistique. Écrire la ville est affaire de choix. Mais ces choix sont rarement explicites, ou parfois relèvent aussi d'une explicitation trompeuse.

Deux articles collectifs écrits par des étudiants du cours de « Questions d'histoire comparée des arts en Belgique » donné conjointement par Laurence Brogniez et Jean-Michel Decroly complètent cet aperçu<sup>6</sup>. Il est ainsi fort amusant de découvrir la « Géographie de la débauche » que propose Mario Aris dans *Bruxelles la nuit, physiologie des établissements nocturnes bruxellois*. Deux romanistes, Fanny Paquet et Gaëlle Graindorge, associées à Camille Lhote, géographe, montrent combien subjective, partielle et partiale, est la vision de la prostitution que propose l'auteur, en l'un des rares témoignages panoramiques de cette activité dans l'espace bruxellois. Pour leur part, un autre trio composé de deux littéraires et d'un géographe, Coraline Baligant, Julie Claeys et Charlie Bonnave, analysent l'espace urbain du roman de George Garnir *À la Boule Plate* (1907). Ils montrent combien ce roman participe de la création d'un « Bruxelles pittoresque », celui d'un « petit peuple » du bas de la ville dont la bonhomie des mœurs et du langage mériterait toute la sympathie du lecteur. Confrontée à l'espace de référence, l'analyse révèle combien cet imaginaire nostalgique fait volontairement l'impasse sur les transformations contemporaines de la réalité urbaine.

Il est particulièrement intéressant de voir que le réalisme, que revendiquent nombre d'écrivains belges dans la seconde moitié du siècle, ne contribue pas à produire un discours objectif sur la ville. Claire Billen montre ainsi qu'un écrivain comme Émile Leclercq révèle bien malgré lui l'attitude ambivalente d'une génération qui aura vu dans Bruxelles successivement un lieu de libération et un lieu de contraintes.

Car la ville évolue, et, dans le cas de Bruxelles, de manière spectaculaire. Acteurs et agents de cette transformation, les architectes et poètes modernistes des années trente y ont été particulièrement sensibles. Dans les « Carnets

---

6 D'autres travaux sont disponibles sur : <http://micmarc.ulb.ac.be/travaux/travaux-etudiants/>.

d'un citoyen » que publie la revue *7 Arts*, l'architecte Victor Bourgeois et son frère Pierre, le poète, s'efforcent de produire une écriture sensible aux défis de l'urbain. Leurs textes révèlent une vision plus nuancée de la ville que ne le laisse penser l'adhésion de la revue à l'esprit nouveau de Le Corbusier et à un urbanisme de la « table rase ». Judith le Maire et Iwan Strauven, architectes, montrent que leur imaginaire reste à la mesure du promeneur, malgré une fascination évidente pour le rythme des voitures et des machines ; les églises et les pignons du vieux Bruxelles s'accordent avec les néons et les perspectives dégagées. Le plus remarquable cependant, dans cette vision ménageant l'ancien et le nouveau, est l'ouverture du texte non plus à la seule architecture, mais au paysage de la ville dans son ensemble, à une poétique urbanistique en quelque sorte.

Pourtant, le paradoxe est que certaines valeurs, ce que l'on pourrait appeler en termes idéalistes le « génie des lieux », ou, plus matériellement, les valeurs associées (parfois très volontairement) à un espace urbain, peuvent perdurer même lorsque le lieu s'est transformé et n'a, au fond, plus rien à voir avec sa référence première. Tel est le cas de l'avenue Louise qu'étudie Paul Aron. De l'artère luxueuse vouée à la promenade des élites vers le Bois à l'autoroute de pénétration réalisée pour l'Exposition de 1958, l'avenue a en effet complètement changé d'apparence, mais les connotations de prestige qui lui étaient attachées sont restées presque intactes. On comprend dès lors mieux les raisons pour lesquelles nombre d'auteurs y ont placé leurs personnages, bénéficiant ainsi d'un espace référentiel censé pouvoir être aisément décodé par le lecteur.

L'usage que les écrivains font de la ville peut aussi être rapporté à leurs modes de sociabilité, comme le suggère Julie Fäcker. Dans le cas des écrivains de *La Jeune Belgique*, qui se sont plu à évoquer dans leurs souvenirs leurs cafés de prédilection, il s'agit à la fois de trouver un lieu pratique de réunion et un espace semi-public correspondant à l'image qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes et de leur activité. Les suivre depuis la boutique d'un marchand de vin au café Le Sésino donne la mesure de la place de plus en plus centrale qu'ils entendaient jouer dans le champ littéraire belge.

Ce sont les mêmes préoccupations qui justifient la création d'une mythologie urbaine du groupe Cobra. Comme le montre Nathalie Aubert, Christian Dotremont a ainsi su faire du 10 rue de la Paille le lieu emblématique de sa marginalité créatrice. La petite maison qu'habitait le poète à proximité du Sablon, détruite depuis, apparaît dans ses écrits et sur les photographies comme un abri éphémère pour la dynamique internationale qu'il s'efforçait d'animer, une sorte de halte dans la vie du poète voyageur, ouverte à tous vents et accueillante, symboliquement située entre le haut et le bas de la ville, à la limite des lieux de culture, avec un jardin en forme de friche. Si l'on écrivait une histoire des lieux poétiques en Belgique, il serait d'ailleurs permis de prolonger la réflexion en comparant le fond de cour de Dotremont

avec les Ateliers du Marais d'Alechinsky et avec le « terrain vague » cher au surréaliste Fernand Dumont : espaces antibourgeois situés dans le pli de la ville fonctionnelle.

Se pose ainsi plus généralement la question de savoir quels sont « Les lieux d'habitation des écrivains belges francophones à Bruxelles (1930-1960) ». Tatiana Debroux, Björn-Olav Dozo et Cécile Vanderpelen-Diagre posent les premiers jalons de cette histoire sociogéographique. Ils montrent l'attractivité de certains lieux chargés et investis d'une puissance de légitimation que les écrivains privilégient, et qui peuvent être très différents de ceux que préfèrent, par exemple, les artistes plasticiens ou les musiciens. Il est intéressant de noter que les écrivains reconnus habitent de plus beaux quartiers que ceux qui ne le sont pas. Ce constat va de pair avec celui que l'on a souvent fait de la faible autonomisation du champ littéraire local, puisque les logiques sociales ne sont pas ou peu redistribuées par la logique des positions du champ littéraire.

On conclura le dossier par une question plus contemporaine. Ville internationale, Bruxelles abrite de nos jours de nombreux écrivains originaires d'autres contrées. Certains d'entre eux bénéficient de bourses de résidence – que propose par exemple Passa Porta <sup>7</sup> –, d'autres en revanche partagent ou ont partagé le quotidien difficile des émigrés du Sud. Sarah Arens confronte « Les géographies transculturelles et postcoloniales » de Mina Oualdhadj et de Pie Tshibanda. Elle suggère de lire dans leurs textes un dialogue discret entre l'expérience de la ville d'accueil et la trajectoire antérieure des auteurs. Les lieux qui sont convoqués par leurs récits (l'aéroport, les rues de Matonge et l'Atomium) sont ceux d'une expérience *autre* de la ville, une nouvelle géographie bruxelloise, bien différente de l'image construite par leurs prédécesseurs.

Bien entendu, le présent dossier n'a pas l'ambition de faire le tour de la question ; nous espérons cependant que les contributions qui y sont réunies témoignent de la fertilité de la rencontre entre deux disciplines jusqu'ici peu complices. Par-delà le cas bruxellois, les pistes méthodologiques qui s'en dégagent permettront peut-être des extrapolations à d'autres villes, contribuant ainsi au développement de ce champ d'étude foisonnant.

---

7 Passa Porta est une « maison internationale des littératures » située au centre de Bruxelles. Elle se veut lieu de rencontre et de travail pour les auteurs, lecteurs, traducteurs et autres professionnels littéraires. Elle organise régulièrement des rencontres littéraires, propose un programme international pour les écrivains en résidence et organise tous les deux ans un festival de littérature internationale (<http://www.passaporta.be>).